

aimée. Puis je pensai à ceux que j'aimais, qui avaient besoin de moi et dont la vie devait être triste, malheureuse et misérable, parce qu'ils m'avaient perdue. Je m'agitai, je me démenai, je frappai les parois de ma cage avec mes pieds, avec ma tête, je fis des efforts inouis pour regagner ma liberté. Je voulus crier, mais mes dents serrées ne laissaient passer aucun son..... Le matin, m'a-t-on raconté plus tard, on me trouva à terre, le visage convulsionné, la bouche et les doigts en sang et ma robe déchirée en lambeaux.

Eh bien ! il y a quelque chose de plus épouvantable, de plus terrible, de plus horrible que d'être enterré vivant ; c'est d'être enfermé dans un asile d'aliénés. On peut échapper à la tombe, et tout au moins lorsqu'elle vous garde elle vous tue promptement. Mais, lorsque dans une farandole lugubre, la destinée vous conduit à la maison des fous, précédé d'un avocat et suivi d'un médecin, on est perdu à tout jamais ; la science et la loi vous ont condamné et elles sont impeccables sinon impayables.

* *

On m'a comprise, on sait que je veux parler de ce procès navrant dont le dénouement est attendu non pas avec impatience mais avec angoisse. Oh ! la triste histoire que celle de cette femme, qui attend avec effroi la décision d'un juge pour savoir si elle est folle ou martyr.

Un jour, après quelques mots vifs, comme on en a souvent, comme on en a toujours entre époux, un avocat vient la voir. L'avocat s'en va, puis derrière lui paraît un médecin aliéniste ou aliéné—j'attends le jugement pour me prononcer—orné d'une barbe dont la longueur n'est certainement pas la preuve d'un parfait équilibre intellectuel. Le savant disparaît à son tour et, le soir, la justice sous la forme de deux hommes de police, entre dans la maison, prend la femme, l'épouse, la mère, l'emmena à la station et l'enferme avec les criminels. Le lendemain après quelques formalités remplies au galop, la femme est déclarée folle, et mise à l'asile de la Longue-Pointe, en compagnie des furieuses, de par la volonté d'un médecin et d'un mari vindicatif. C'est aussi simple que commode et expéditif.

L'auvre femme ! elle peut secouer les barreaux de sa prison ; elle peut frapper les murs avec ses poings ; elle peut invoquer la justice ! rien ne la tirera de la tombe ! rien ne peut la sauver ! Les précautions ont été bien prises ; elle est morte ; morte pour tous ! Ses enfants peuvent la chercher, ils ne la trouveront pas, son bourreau l'a fait disparaître de ce monde et pour plus de sûreté il l'a fait enfermer sous un faux nom. Mais il a compté, ce fabricant de fous, sans la Miséricorde Divine, plus forte et plus puissante que les avocats, les experts et les docteurs.

Elle peut se montrer reconnaissante pour son Créateur, cette malheureuse qui a conservé sa raison, deux années durant, au milieu de maniaques, de folles et d'épileptiques dont la maladie morale est plus contagieuse que la peste. Que de souffrances elle a dû endurer ! Être privée de sa liberté, séparée de ses enfants, esclave d'une discipline qui la révoltait ! Et pourtant cela n'était rien ; il lui fallait encore, du haut de sa prison grillée, voir ses deux petites filles, qu'on amenait et qu'on promenait tranquillement, le dimanche, pour les amuser, sous les fenêtres de l'asile.

Et ce procès, l'avez-vous lu ? Comment n'est-elle pas devenue folle, en entendant nier sa raison avec tant d'apreté. Et ces médecins ! Adorables ces experts qui déclarent que cette femme est folle, archi folle, parce que mise subitement en présence de ses bourreaux, le médecin et le mari, elle s'est emportée et a été saisie d'une colère furieuse. Si ça avait été moi ! Si Armand m'avait joué ce tour là ! Je ne sais ce qui serait arrivé, mais il ne serait certainement pas sorti entier de l'entrevue.

Au fond de tout cela, il y a naturellement de la jalousie. La femme dit que le mari est jaloux et le mari affirme que c'est son épouse qui le soupçonne. La jalousie de la femme n'excite en rien le mari, elle est naturelle et presque toujours fondée. Elle honore, elle flatte l'homme qui en est l'objet. Elle l'élève au rang de Don Juan : il le sait il s'en fait gloire. Un ami le rencontre.

—Bonjour, ça va bien chez toi, ta femme....
—Ma femme, elle va bien je te remercie, brave petite femme, mais jalouse, jalouse.....

Et Monsieur se redresse, se pavane, agite sa canne, rit des yeux, de la bouche ; fait le paon et pose pour l'Apollon. Plus il est plus laid plus il pose. La jalousie de l'homme au contraire, est une tache, une souillure pour la femme. Ce qui dans notre civilisation est un honneur pour le mari, est un déshonneur pour nous. Celui qui dit à sa femme : tu me trompes, n'a pas le droit de se tromper. Le jour où le doute s'attache à la vertu de l'épouse, la famille est détruite, il n'y a plus de bonheur et, tôt ou tard, le crime entrera à la suite du soupçon. Les uns jouent du couteau ou du pistolet, les autres plus prudents jouent de l'avocat et du médecin. Ça coûte plus cher mais c'est plus sûr.

* *

La vie de la femme jalouse est à la fois triste et amusante. Triste parce qu'elle renferme des souffrances réelles ; amusante, pour les autres, parce qu'elle n'est qu'une chasse au jaloux, dans laquelle la Diane du ménage déploie des ruses dignes des Hurons de Cooper.

Je me rappelle toujours avec plaisir cette scène qui s'est passée sous mes yeux.

“Le mari rentre, légèrement pâle fatigué. Madame le dévore du regard, tourne, retourne, flairer et se décide enfin à parler.”

—Bonjour Elzéar, comme tu rentres tard.

—J'ai été très occupé.

—Quelle drôle d'odeur tu rapportes avec toi ?

—Je viens de chez le barbier.

—Quoi faire, tu n'est pas rasé ?

—Payer mon compte.

—Est-ce là que tu as ramassé ce magnifique cheveu noir que je vois sur ton paletot ? (*Madame est blonde.*)

—Probablement, il y avait des perruques sur le comptoir.

—Tu les a donc regardées de bien près, car ce cheveu est pris dans ton collet ?

—Tu m'ennuies.

—Attends que je te donne un coup de brosse, ton paletot est tout blanc, là, sur l'épaule.

—(*Troublé.*) J'aurai attrapé ça chez X qui fait blanchir son office.

—(*Madame brossant avec rage.*) Il est donc devenu bien riche ton ami X ?

—Pourquoi ?

—Il fait blanchir son office avec de la poudre de riz à l'Oppoponax.

—Tu dis ?

—Tu m'embêtes.

Quand un mari, poussé dans ses derniers retranchements et à bout d'arguments s'oublie au point de dire à sa femme : tu m'embêtes, il avoue ; il est coupable. Mais tout cela n'est pas grave ; avec l'âge, le temps, l'expérience et l'habitude, madame se calme alors qu'avec les années, monsieur, quand il est jaloux, devient hargneux, rageur et féroce. Plus ses soupçons sont injustes, plus il devient cruel. Et, quand il vit dans une ville où il est possible, en cinq minutes, d'envoyer sa femme chez les folles, alors qu'il faut des procès sans fin et couteux pour l'en faire sortir, il peut, sans grands frais, satisfaire sa ranenne et assurer sa tranquillité.

Que Dieu protège la femme dans notre bonne ville de Montréal !

MAUD.

Modes du Jour.

Au siècle dernier une des principales raisons d'animosité du peuple contre la bourgeoisie et de la bourgeoisie contre la noblesse était la différence de costume existant entre ces différentes classes et qui constituait une barrière presque infranchissable. Ces différences existent encore en Europe dans une certaine limite quoique l'argent ait été, sous ce rapport un grand niveleur.

Sur ce continent, nous n'avons pas de telles distinctions et tout le monde s'habille de la même façon et presque avec autant de richesse, ceux qui peuvent comme ceux qui ne peuvent pas ; surtout ces derniers. Il est donc plus difficile, au Canada qu'en Europe, pour une personne élégante et ayant horreur de la mode qui court les rues, de s'habiller avec un peu d'originalité. Mais si cela est difficile cela n'est pas impossible et je dirai même qu'avec un peu de réflexion on reconnaîtra que rien n'est plus facile.

La seule et unique chose à faire pour avoir des toilettes de bon goût et en dehors de ce que l'on voit partout c'est de bien choisir les maisons où l'on va acheter. Depuis quelque temps les magasins de nouveautés pullulent. On en trouve à toutes les portes. Ces magasins qui ne méritent guère qu'on leur donne ce nom ont tous les mêmes marchandises prises dans des maisons de gros qui importent les modes de l'an dernier et écoulent au Canada les rebus des saisons européennes précédentes. Il suffit de dire que ces marchandises sont généralement achetées, pour l'automne, en mai dernier alors que les modistes parisiennes n'ont pas encore pensé à la saison froide et pluvieuse.

Après cet exposé un peu sec, mes lectrices seront convaincues de la nécessité qui s'impose, à toute dame élégante, de faire ses achats dans une maison qui mérite réellement le nom de maison de nouveautés.

Les seules à mon avis, qui se tiennent au niveau des établissements de New-York, de Londres et de Paris, sont celles qui importent elles-mêmes leurs marchandises et qui les reçoivent tard dans la saison afin d'offrir à leurs clientes des nouveautés vraiment nouvelles. Un autre avantage que l'on trouve dans ces maisons c'est de ne pas voir son chapeau ou sa robe portée par tout le monde. L'importation des derniers modèles offre toujours un certain risque et les importateurs de détail ne les importent qu'en très petite quantité.

Donc, avec un peu de goût on peut avec très peu de dépenses se créer des toilettes jolies, élégantes et originales. Les étoffes nouvelles ne sont pas plus chères que les anciennes et leurs garnitures sont aussi bon marché. Je dirai même que les grandes nouveautés sont moins coûteuses, demandent moins de façon et pouvant servir de robe demi-habillée la saison suivante, alors que pour les retardataires elles forment réellement nouveauté.

Ces réflexions me sont venues en visitant les modèles des premiers envois, arrivés à Montréal, des modistes parisiennes. Ces modèles sont les derniers créés à Paris pour la saison d'automne et d'hiver ; ils sont délicieux mais j'ai promis de n'en rien dire... avant la semaine prochaine. Du reste avant de les décrire j'attends que les six ou sept caisses encore en douane soient déballées.

Lorsque tout sera exposé je tâcherai, si cela m'est possible de vous décrire les merveilles de satin de chenille, de plumes, de rubans que j'aurai vue.

Cependant, craignant de ne pouvoir remplir efficacement mon rôle de chroniqueuse de modes et de mal dépeindre ces productions sorties des doigts de fée des modistes parisiennes, j'engage mes lectrices à aller les voir elles-mêmes, la semaine prochaine, dans la maison Boisseau & Frère. Les premières arrivées seront d'autant mieux servies qu'elles feront leur choix alors que l'assortiment sera plus complet.

PÉPIA.